Ami du Clergé du 10 décembre 1931

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Sermons pour Noël — II. Les trois rencontres de Jésus avec l'Humanité. 737 — III. La gloire de Dieu dans les abaissements du Christ, 740
Sur les Epîtres du dimanche. — IV. *4e Dim. de l'Avent :* Le prêtre, 742 — V. *Noël :* Les révélations divines, 744
Pour la fête de l'Epiphanie. — I. Importance de l'instruction religieuse, 746
Entretiens sur la vie chrétienne. — CXLIX. L'épreuve des persécutions, 749

SERMONS POUR NOEL

II

LES TROIS RENCONTRES DE JÉSUS AVEC L'HUMANITÉ

Venite ad me omnes.
Venez tous à moi.
(Math., xi, 28).

Mes frères,

Je crois l'entendre encore, sortant aujourd'hui du fond de la crèche, cette parole de Jésus, se mêlant aux concerts angéliques qui chantent en ce jour l'anniversaire de l'Enfant-Dieu. Mais à l'entendre retentir, mon âme se remplit d'une profonde tristesse. Combien d'âmes écouteront cette parole, et y aura-t-il aujourd'hui auprès de la crèche beaucoup d'hommes et de femmes de bonne volonté pour mériter cette paix divine annoncée et promise par les anges ? Ah ! certes, ce n'est pas, en tout cas, la faute de ce divin Enfant que nous adorons incarné pour notre salut. Il a fait, lui, tout ce qu'il a pu pour appeler et attirer à lui l'humanité entière. Il est Dieu, il est Roi, il s'est fait Sauveur. Il a voulu joindre à la puissance divine et à son sceptre royal l'amabilité d'un petit enfant et la générosité d'un Rédempteur : « *Parvulus nimis et amabilis nimis,* » dit S. Bernard. A-t-il réussi pour cela à émouvoir toutes les âmes et à conquérir tous les cœurs?

Hélas ! m. f., je vous demande d'écouter ce soir avec moi les réponses que l'humanité a faites à son Dieu naissant. S'il y en a une qui console, les autres, en revanche, sont bien tristes à entendre et je suis convaincu qu'après les avoir méditées avec moi pendant quelques instants, vous voudrez tous répondre au *Venite ad me omnes* du divin Enfant de la crèche par le cri de filiale obéissance et d'amour profond du jeune Samuel : « *Ecce ego quia vocasti me.* Seigneur, me voici, puisque de votre pauvre crèche vous m'appelez à vous. »

I. — *L'indifférence*

La première réponse de l'humanité à l'invitation si touchante de son Dieu naissant, fut celle de l'indifférence la plus complète.

Transportons-nous par la pensée à Bethléem, la veille du grand événement qui devait changer la face du monde. Voyez-vous dans les rues tortueuses de l'humble bourgade, berceau de la famille royale de David, voyez-vous ces deux voyageurs : un homme et une jeune femme, tous deux étrangers à cette ville ? L'homme est à pied, appuyé sur son bâton. Il conduit par la bride l'humble monture usitée en ce pays escarpé et sur laquelle la jeune épouse qui va bientôt être mère a fait péniblement les cent vingt kilomètres environ qui séparent, à vol d'oiseau, Nazareth de Bethléem. L'homme s'appelle Joseph ; il exerce à Nazareth la modeste profession de charpentier-menuisier. La femme s'appelle *Miriam* ou Marie. Leur généalogie, malgré leur pauvreté, est bien certaine Ils descendent en droite ligne du saint roi David et cette origine royale est si bien établie qu'ils ont dû, la loi romaine l'exigeant, venir se faire recenser dans la ville de Bethléem, non dans celle de Nazareth. Pourtant, on aurait bien fait rire l'agent romain chargé du recensement, qui tout à l'heure les a inscrits sur les tablettes de l'état-civil, si on lui avait dit que cette femme allait être mère d'un Dieu fait homme et que cet enfant qui allait naître serait le Rédempteur du monde dont il était déjà la Créateur comme Dieu.

Mais le représentant du gouverneur romain, pas plus que les habitants de Bethléem, n'avait point remarqué cet humble couple sans fortune et sans éclat. Bien plus, vu l'affluence causée par le recensement, toutes les portes et toutes les hôtelleries s'étaient fermées devant ces voyageurs inconnus. Il fallait cependant trouver un gîte pour Marie. Joseph la conduisit donc en dehors de la ville et avisant aux portes mêmes du berceau de sa race une étable momentanément vide et abandonnée, il y entra avec son épouse. C'est là qu'à minuit, perçant les ténèbres de la nature comme l'étoile qui le prophétisait, le Christ Jésus vint au monde, au milieu de l'indifférence générale de ses compatriotes de son siècle et de l'univers tout entier. Personne, à part les quelques privilégiés auxquels les anges le révélèrent, ne se douta de l'événement sans précédent qui venait de s'accomplir. L'abandon le plus complet des créatures qu'il venait racheter, attrista le Christ naissant et lui arracha, plus encore que le froid ou la douleur ses premières larmes.

Voilà donc, m. f., ce qui se passait en la nuit de Noël, il y a déjà vingt siècles. Les choses ont-elles bien changé depuis ? Je fais appel à votre expérience. Etes-vous beaucoup plus nombreux aujourd'hui dans cette église, toutes proportions gardées, que ne l'étaient jadis à la crèche les premiers adorateurs du Christ ? Combien, en cette fête, une des plus grandes de l'année pourtant, sont venus rendre hommage à leur Dieu à l'anniversaire de sa descente parmi les hommes ? Combien surtout se sont réconciliés avec lui et se sont assis à sa Table Sainte pour lui prouver leur foi

et leur amour ? Où sont, en un mot, les âmes de bonne volonté que chantaient les anges dans le ciel ? Autant de questions auxquelles, vous et moi, nous ne pouvons faire qu'une réponse affligée. O ingratitude des hommes ! O indifférence inexplicable ! Comme nous avons peu le droit de nous indigner de la conduite des habitants de Bethléem ! Eux du moins pouvaient prétexter l'ignorance. Ils n'avaient pas, comme nous, pour les affermir dans la foi et leur démontrer d'une façon presque évidente la divinité de l'Enfant Jésus, vingt siècles de christianisme, vingt siècles de triomphe et d'adoration pour ce Christ né si petit et devenu depuis si grand.

II. — *La haine*

La conséquence logique de l'indifférence *voulue,* surtout quand il s'agit de Dieu, est trop souvent *la haine*. Notre-Seigneur a d'ailleurs affirmé solennellement dans l'Evangile que celui qui n'est pas pour lui est contre lui : « *Qui non est mecum contra me est.* » La neutralité confessionnelle, autrement dit l'*indifférentisme religieux,* est donc une hérésie et une utopie que pouvait inventer, seule, la mauvaise foi des disciples de Voltaire et de la Révolution. On ne peut pas être indifférent à la vérité et à la beauté infinies, c'est-à dire à Dieu, sans manquer au bon sens en même temps qu'à son devoir et sans aboutir au péché qui lui-même n'est pas autre chose, nous dit la théologie, que l'aversion ou la haine de Dieu. *Aversio a Deo, conversio ad creaturas,* telle est la définition théologique du péché.

Et c'est à la haine, en effet, qu'aboutissent fatalement les partisans de la neutralité et de l'indifférence religieuses, à quelque école ou à quelque siècle qu'ils appartiennent. Voyez plutôt ce qu'il advint à la naissance de Jésus-Christ.

L'indifférence involontaire et peut-être, à certains points de vue, excusable, du monde va bientôt faire place à la haine consciente et voulue. Après l'adoration des bergers et des premiers fidèles qui les accompagnèrent, adoration à laquelle Bethléem et Jérusalem, la cité sainte, restèrent complètement étrangères, voici que tout à coup une rumeur parvient aux oreilles d'Hérode, le tyran soupçonneux et cruel. Un petit enfant est né dans une des villes de son royaume, non loin de sa capitale, et cet enfant doit avoir quelque origine extraordinaire et mystérieuse, car trois mages sont venus du fond de l'Orient pour reconnaître sa royauté et l'adorer comme leur Dieu. Aussitôt Hérode se trouble et toute la ville de Jérusalem en fait autant. Les mages sont mandés en toute hâte à la cour ; le roi hypocrite, après les avoir interrogés, leur ordonne de l'informer du lieu précis de la naissance de cet enfant, afin qu'il puisse aller lui-même l'adorer à sa manière, c'est-à-dire le faire périr.

Comme, avertis par un songe céleste des intentions perfides d'Hérode, les mages se gardent bien de revenir à Jérusalem et retournent dans leur pays par un autre chemin, le roi sanguinaire entre dans une rage indescriptible. Sa haine contre ce concurrent possible au royaume de Juda ne connaît plus de bornes. Et il donne l'ordre barbare, et qui ne fut, hélas ! que trop bien exécuté, d'égorger sans pitié tous les nouveaux-nés de Bethléem, jusqu'à l'âge de deux ans. Sa fureur l'aveugle à tel point qu'il ne songe même pas, l'insensé, que si l'Enfant dont on lui a parlé est vraiment le Messie et le Roi divin qu'on prétend, il peut, comme cela arriva en effet, se soustraire sans peine aux coups et à la haine de son royal ennemi. Le seul résultat qu'obtiendra Hérode, ce sera d'embellir davantage le paradis de son divin rival avec ces premières fleurs du martyre chrétien que l'Eglise honorera ensuite jusqu'à la fin des siècles sous le nom de Saints Innocents.

Ah ! m. f., les Hérodes qui haïssent le Christ, les princes de la haine satanique contre Dieu et son divin Fils, ces tyrans sanguinaires et impies existent toujours. Ils se sont même multipliés à travers les siècles. Ils se sont appelés tour à tour Néron, Arius, Julien l'Apostat, Luther, Calvin, Henri VIII, Voltaire, Robespierre, la Franc-Maçonnerie, que sais-je encore ? Ils ont déclaré par la bouche d'un orateur de la Révolution qu'ils voulaient étrangler le dernier des prêtres avec les boyaux du dernier des rois. Et à travers le sacerdoce catholique, c'était toujours le même Christ qu'ils voulaient atteindre : le doux et paisible Enfant de la Crèche.

Mais qu'avez-vous donc fait de mal, ô Jésus, ô mon Dieu, pour qu'on vous haïsse ainsi ? Si j'ouvre les Saintes Ecritures, j'y vois toute votre vie résumée en ces deux mots sublimes : « *Pertransiit benefaciendo.* Le Christ a passé en faisant le bien. » Et cependant j'aperçois ici, sous mes yeux, une croix portant votre image sacrée. C'est là le gibet infâme où après vous avoir poursuivi depuis votre naissance, la haine de vos ennemis vous cloua quand vous fûtes devenu homme, pour vous remercier sans doute d'avoir guéri les malades et ressuscité les morts. Mais encore une fois, qu'avez-vous donc fait, divin Enfant de la crèche, pour mériter une telle haine et un pareil supplice ? Répondez donc à vos ennemis qui vous accusent : *Vide in quantis te accusant*. Mais non. Vous vous taisez, comme vous le fîtes au prétoire de Pilate : *Jesus autem tacebat*. Et vous avez raison de le faire, car il y a des injures auxquelles on ne doit répondre que par le plus méprisant des silences et parce que, pour s'attaquer à un Sauveur et à un Dieu comme vous, ce n'est pas seulement de la haine qu'il faut, c'est la folie la plus complète et la plus sacrilège. C'est sans doute pour ce motif que je vous entends murmurer sur votre croix, avant d'y rendre le dernier soupir, cette prière si touchante : Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. *Pater, dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt* (Luc, XXIII, 34).

III. — *L'amour*

Terminons, m. f., notre pèlerinage à la crèche par une vision plus consolante : celle de l'*amour*, en la personne des premiers adorateurs du Christ Jésus : les humbles bergers de Bethléem. En les voyant agenouillés près de l'Enfant-Dieu, l'adorant et lui offrant leurs présents rustiques, vous aurez tout de suite le spectacle touchant et sublime de l'amour de l'humanité fidèle et croyante pour son aimable Rédempteur. Tous les âges, tous les sexes et toutes les conditions viendront, en effet, dès le berceau même du Christ, et malgré l'indifférence et la haine du monde, lui offrir leurs hommages et auront leurs représentants d'amour auprès du divin Enfant.

Les *âmes d'élite*, les âmes ferventes, les héros de la foi et de la vertu, les saints du ciel et de la terre, ont leur plus belle expression à la crèche en la personne de Marie et de Joseph, ces deux êtres presque divins, dont les adorations, celles de Marie surtout, suffiraient à compenser pour Jésus naissant les froideurs et la haine de tout le reste de l'humanité.

Les *enfants* et les *pauvres*, âmes pures, simples et naïves, que Jésus devait plus tard appeler à lui, sont bien représentés par ces bergers à l'âme si candide, qui conversent avec les anges, comme le font parfois vos chers petits dans leurs rêves.

Les *époux* et les *vieillards* ont aussi leur place d'amour auprès du divin Enfant Jésus et viennent y chanter soit le *Cantique des Cantiques*, comme Marie et Joseph, soit leur *Nunc dimittis* comme le feront quarante jours plus tard, au Temple, le saint vieillard Siméon et Anne la prophétesse.

Enfin les *riches* et les *puissants* de ce monde, ceux qu'Hérode représentait si mal, ont eu leur compensation d'amour et leur réhabilitation divine en la personne des trois rois mages, venus de loin et au prix des plus grands sacrifices pour adorer un pauvre petit enfant dont, seule, une mystérieuse étoile leur avait révélé l'existence et la grandeur. Leurs présents résument bien tous les titres que Jésus possède à notre amour, c'est-à-dire sa *divinité*, sa *royauté* et son *humanité* rédemptrice, de même qu'ils nous disent aussi tous les devoirs que nous avons à remplir à son égard en échange de son anéantissement ici-bas, à savoir l'or de notre *charité*, l'encens de notre *prière* et la myrrhe de notre *mortification*.

Voilà, m. f., le dernier et consolant spectacle qu'offre à notre méditation le grand événement que nous commémorons en ce jour : la naissance de N.-S. Jésus-Christ dans la crèche de Bethléem. C'est l'humanité presque tout entière, représentée dans ses divers âges et ses divers états, s'agenouillant tout émue et croyante devant un petit enfant dans lequel elle reconnaît et adore son Dieu. Tombons à genoux avec elle, m. f., et nous séparant à tout jamais de l'indifférence coupable et trop générale de ce siècle méprisant, et au besoin terrassant la haine qui s'attaque à notre Christ adoré et qui menace notre foi, entonnons, nous aussi, dans nos âmes régénérées par le repentir et par l'amour, le cantique des anges en la nuit mémorable de Noël : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

* *

Il est raconté dans la vie de S. Bernard, l'illustre docteur de l'Eglise et le réformateur de l'Ordre de Cîteaux, qu'une nuit de Noël, Bernard, qui n'était encore alors qu'un tout jeune enfant, était assis près de sa mère, occupé, comme on l'était alors en cette veillée sainte, à chanter les vieux cantiques de nos pères ou à lire les pages sublimes de l'Evangile racontant le grand mystère de la naissance de Jesus-Christ. Mais comme la cloche tardait un peu à sonner l'office, le jeune Bernard, fatigué de cette longue veille, s'endormit sur sa chaise. Et voici que dans son sommeil il eut un songe magnifique ou plutôt une vision miraculeuse. Jésus lui apparut naissant tel qu'il était jadis à Bethléem, et ce fut entre le jeune Bernard et le divin Enfant de la crèche comme un délicieux échange de caresses angéliques que le pinceau d'un Raphaël pourrait seul retracer. Aleth, la mère de S. Bernard, vint interrompre ce rêve charmant qu'elle ne soupçonnait pas, en réveillant son fils pour le conduire à l'office. Mais le souvenir de cette vision céleste resta à jamais gravé dans le cœur de Bernard ; plus tard, ce dernier aimait à rappeler que le Sauveur lui était apparu à l'heure même où l'Eglise célébrait sa naissance, et, comme dit S. François de Sales, il aimait à prêcher avec un goût non pareil sur le mystère de la Nativité du Christ.

Sans pouvoir espérer pour vous des extases aussi merveilleuses, je voudrais cependant, m. f., qu'il se passe aujourd'hui dans vos âmes quelque chose d'analogue à la vision de S. Bernard. Tous, tant que nous sommes, nous ne pouvons contempler sans émotion un petit nouveau-né dans son berceau. Il se dégage de cet être si frêle qu'est un tout petit enfant tant de grâce, d'innocence et de poésie, qu'il faut avoir perdu toute sensibilité pour n'en être pas touché jusqu'au fond de l'âme.

Eh bien ! je voudrais que ce soir, à la fin de cette journée de Noël, vous vous emplissiez si bien le cœur et l'âme de la vision du divin Enfant de la crèche, que vous vous retiriez de cette église tout pénétrés d'une foi et d'une charité plus grandes, en répétant dans vos cœurs devenus plus chrétiens cette parole si touchante de l'*Adeste fideles : Sic nos amantem quis non redamaret ?* Comment n'aimerais-je pas davantage à l'avenir un Dieu qui m'a tant aimé ? Ainsi soit-il.

III

LA GLOIRE DE DIEU DANS LES ABAISSEMENTS DU CHRIST

Gloria in altissimis Deo.
Gloire à Dieu au plus haut des cieux. (Luc, II, 14).

Mes frères,

Réjouissons-nous dans le Seigneur, en cette grande solennité de Noël qui ramène l'anniversaire à jamais béni de la naissance de Notre-Seigneur, notre Rédempteur à tous ! Réjouissons-nous et, mêlant nos voix aux chœurs des anges, redisons le cantique de bénédiction, de louange et d'amour composé au ciel par ces bienheureux esprits et entonné par eux, pour la première fois, sur les collines de Bethléem : « *Gloria in altissimis Deo !* Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! »

Mais, au milieu de ces tressaillements d'allégresse, n'oublions pas que cette fête de Noël ayant été célébrée sur terre pour la première fois par des anges, nous devons, pour la solenniser dignement aujourd'hui, être des anges par la pureté de nos mœurs et l'innocence de notre vie. N'oublions pas que si nous devons recueillir avec une sainte avidité les joies célestes qu'elle nous apporte, il ne nous est pas permis de laisser perdre une seule des instructions qu'elle nous rappelle. Allons donc nous instruire auprès du berceau de Jésus enfant. Et puisque les anges nous apprennent que ce béni Sauveur a par sa naissance rendu à Dieu la gloire que le péché des hommes lui avait ravie, appliquons nous à voir, dans cet entretien, par quels abaissements Jésus est arrivé à une fin si heureuse, afin que marchant sur ses pas et suivant ses exemples, nous puissions glorifier, comme lui, notre Père du ciel !

I

Afin de pénétrer ce mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu, autant que nous le permet la faiblesse de notre esprit, essayons de mesurer, à l'aide de la Sainte Ecriture, l'humilité du Dieu que nous adorons aujourd'hui sur la paille de la crèche.

Jésus-Christ, enseigne S. Paul, est de même nature que son Père. Dieu comme lui, il est par conséquent son égal en gloire et en puissance : *Qui cum in forma Dei esset.* Jésus pouvait donc, sans injure pour Dieu, se proclamer son égal et à ce titre se présenter aux adorations des anges et des hommes. Il aurait pu forcer tout genou à fléchir éternellement devant lui, au ciel, sur la terre et dans les enfers : *Non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo* (Philip., II, 6).

Cependant lui qui avait conscience de son infinie grandeur, qu'a-t-il fait ?

Au sommet de sa création visible, sur les lèvres de l'homme, le chef-d'œuvre de ses mains, un cri de révolte a retenti : « Je serai semblable à Dieu ; je connaîtrai le bien et le mal ! » Rappellerons-nous avec quelle soudaine et implacable rigueur la divine justice écrasa dans son germe cette première rébellion éclose sur notre globe ? Mais ce crime et le châtiment qui le punit sans l'expier ont un douloureux écho dans le cœur du Fils de Dieu. Oh ! sans doute, Adam et Eve sont bien coupables, puisqu'ils ont porté atteinte à la gloire et à la majesté de Dieu. Mais l'homme est pourtant sa créature, sa créature de prédilection. Pitié, pitié pour les privilégiés de son amour ! Serait-il impossible de laver à la fois l'affront fait à Dieu et de réhabiliter l'homme condamné à une déchéance de soi irrémédiable ?

L'amour que le Verbe a dans son cœur pour Dieu et pour l'homme, agite cette question. La poser, c'était la résoudre, car y a-t-il quelque chose d'impossible à l'amour et surtout à l'amour infini ? Que faut-il en somme ? Glorifier par un prodige d'humilité le grand Dieu que l'homme a déshonoré par un excès d'orgueil.

Mais est-il possible que le Fils de Dieu s'abaisse et s'humilie ? Est-il possible, par exemple, que ce soleil qui trône au sommet des cieux, inondant l'espace de ses rayons et de ses feux, voile son éclat et dissimule à nos yeux ses éblouissantes clartés ? C'est là, cependant, nous dit S. Paul, ce que le double amour de Notre-Seigneur pour Dieu et pour l'homme a projeté et réalisé : *Semetipsum exinanivit.* Lui par qui tout a été fait, se rapetisse au point que vous diriez qu'il va se plonger dans le néant d'où les êtres ont jailli à sa voix.

Ce n'est pas encore assez. Bien que notre œil ne découvre que difficilement ces étoiles qui brillent aux frontières les plus reculées de la création, si vif et si pur est l'éclat de leur scintillement qu'il s'arrête à le contempler. Mais Jésus ne veut pas que même un pâle reflet de son éternelle beauté décèle sa présence au milieu des hommes. Comme les astres du firmament, après avoir tempéré de leur doux éclat l'obscurité des ténèbres, s'effacent et disparaissent au point du jour, afin que les rayons du soleil inondent seuls l'immensité du ciel, ainsi Jésus voilera les splendeurs de sa divinité, afin que brille uniquement la gloire de Dieu son Père.

Mais le moyen à ce divin soleil de justice, de dissimuler ses feux à tous les regards et de se soustraire aux cris d'admiration que soulève infailliblement sa présence ? Le moyen ? Le cri de révolte proféré par l'homme le lui suggère. Il a dit : « Je serai l'égal du Très-Haut et non pas son serviteur. » Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, se fera son serviteur et son esclave pour vivre sous le joug de cette obéissance que l'homme a secouée : *Formam servi accipiens.* Qui donc pourra reconnaître le Fils de Dieu sous la livrée de ses serviteurs ?

II

Mais les serviteurs de Dieu se divisent en deux grandes armées : les anges au sein des magnificences du ciel, et, dans un degré inférieur, les hommes sur la terre. L'ange, plongé dans la lu-

mière de Dieu qu'il contemple face à face et sans voiles, en devient éclatant au point que, lorsqu'il apparaît sur notre terre, l'homme, ébloui de sa beauté, se voile la face et tombe à genoux comme en présence de la divinité. Mais Jésus qui répète par tous les battements de son cœur à Dieu son Père : « A vous seul honneur et gloire, » ne prendra pas place parmi les anges, il se mettra au rang des plus humbles serviteurs, il se fera homme : *In similitudinem hominum factus.*

Il se revêt de la nature humaine. Mais chez les hommes comme parmi les anges, il y a une hiérarchie qui exclut l'égalité, engendre la subordination, donne ou enlève le prestige. Quelle place choisira le Fils de Dieu au sein de l'humanité ?

Parmi les nations du globe, il en est une qui vit à l'écart de toutes les autres, séquestrée dans son isolement moins par sa religion et par ses mœurs que par le mépris universel. C'est le peuple juif. Le Fils de Dieu se fera citoyen de cette nation déconsidérée. Parmi les cités qu'habite ce peuple, ou plutôt ce rebut des peuples, il en est une tellement décriée et diffamée que les Juifs eux mêmes ne peuvent prononcer son nom sans hausser les épaules et dire : « Vit-on jamais quelque chose de bon sortir de Nazareth ? » C'est Nazareth que le Fils de Dieu choisit pour sa patrie terrestre.

Parmi les familles qui peuplent Nazareth, il en est une, jadis illustre, la plus illustre même de toutes celles qui, ici-bas, ont publié leur généalogie, mais que l'injure du temps a découronnée et qui traîne d'autant plus bas, dans l'estime de ses concitoyens, que des revers plusieurs fois séculaires l'ont précipitée de plus haut. C'est parmi les membres de cette famille déchue que Jésus a choisi sa mère.

Si pauvre, si humiliée que soit cette famille d'indigents, elle possède néanmoins le toit misérable qui abrite son infortune. C'est peu, sans doute, mais c'est encore trop pour Celui qui veut passer sur la terre sans avoir une pierre pour reposer sa tête, qui veut que sa pauvreté soit sans pareille et au-dessus de toute pauvreté. Il y a des pauvres dans cet auditoire. En est-il un qui soit né dans une étable ? En est-il un, si pauvre qu'il soit, qui donne à ses enfants une crèche pour berceau ?

Le voilà, cependant, le Fils du Très-Haut, le créateur du ciel et de la terre ; le voilà, le Maître du monde, couché sur deux poignées de paille que son père nourricier vient d'arracher à la voracité de deux animaux. Approchez, m. f., voyez de près le Dieu fait homme et dites si vous apercevez en lui quelque trait qui le distingue des autres enfants des hommes : *Habitu inventus ut homo.*

III

Jésus-Christ en tout extérieurement semblable à l'homme, qu'est-ce à dire ? et quels profonds abîmes d'humiliation cette parole ne vient-elle pas ouvrir devant nous ?

Au jour de la création, Dieu avait fait Adam saint, pur, immaculé, orné de tant de perfections que la vue de sa beauté le jeta dans le ravissement. Mais le péché ne tarda pas à flétrir cet éclat, à déformer cette beauté presque angélique. Et depuis ce jour qui vit commencer les douleurs, la dégradation, la honte de l'humanité, depuis ce jour où Satan, auteur de cette épouvantable catastrophe, avait pu s'écrier dans l'excès de sa joie vraiment infernale : « Et toi aussi, ô homme, tu es blessé comme nous, et tu partages notre sort ! » depuis ce jour, toutes les fois que Dieu abaissait son regard sur le monde, il soupirait dans l'amertume de son cœur : Ces hommes que j'avais élevés presque au rang de l'ange et établis princes sur toutes les œuvres de mes mains, n'ont pas su élever leur conduite à la hauteur de leur dignité : *Homo cum in honore esset non intellexit* (Ps. XLVIII, 13) Eux qui devaient être esprits jusque dans la chair sont devenus terrestres et charnels jusque dans leurs pensées et leurs affections les plus nobles ; ils ont pris pour modèle la brute privée de raison et se sont efforcés de lui devenir semblables : *Comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis.*

Exagération ! direz-vous peut-être. Car est-il possible que l'homme se ravale ici bas jusqu'à vivre comme l'animal privé de raison ? Hélas ! n'en avons-nous pas chaque jour sous nos yeux l'affligeant spectacle ? Entre cet homme, j'ai honte de dire : ce chrétien qui le matin se lève et va à son travail ou à ses affaires sans offrir sa journée à Dieu, qui se préoccupe exclusivement des intérêts matériels de la vie et ne songe même pas aux intérêts supérieurs de son âme, entre cet homme et l'animal associé à ses travaux y a-t-il extérieurement quelque différence ?

Non seulement nous n'exagérons pas quand nous affirmons que beaucoup de nos contemporains ne rougissent pas de rabaisser leur vie et leurs mœurs au niveau de la vie et des mœurs des créatures privées de raison, mais la vérité nous contraint de confesser qu'ils descendent encore plus bas dans l'échelle de la dégradation et de la honte, elle nous force à répéter ce cri de désolation que poussait autrefois, au nom de Dieu, l'un de ses prophètes : « Cieux, écoutez ma voix ; terre, prête l'oreille aux accents de ma douleur. Le bœuf inintelligent connaît son possesseur et l'âne stupide ne déserte pas l'étable de son maître... et ce peuple ne m'a pas connu, moi son Seigneur et son Dieu ! » (Is., I. 2-3).

Ne demandez plus maintenant pourquoi le Sauveur qui a voulu, en tout, être semblable à l'homme, est né dans une étable entre les deux animaux dont, à l'aide de l'Ecriture, j'ai cité les noms. Pour relever le malheureux qui a roulé au fond d'un précipice, il faut d'abord descendre jusqu'à lui. Pour relever les hommes qui vivaient sur la terre comme des créatures privées de sens, il fallait que l'ange, en apprenant la naissance du Sauveur aux bergers, pût leur dire : « Il vous est

né un Sauveur dans la ville de Bethléem et voici à quel signe vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant *couché dans une crèche.* » Or quand Jésus eut-il des traits de ressemblance plus frappants avec l'homme qu'au jour où, étendu dans la mangeoire de deux animaux, il put dire à Dieu : « O mon Père, pardonnez à l'homme rebelle au nom de mon abaissement, car, pour expier son orgueil, je me suis mis devant vous sur le même rang que les bêtes de somme : *Ut jumentum factus sum apud te.* »

Mais que fait ce Dieu incarné, dans la crèche qui vient de le recevoir ? Sous cette enveloppe de serviteur dont il s'est entouré, dans la situation humiliée et humiliante qu'il s'est faite, il cherche le moyen de s'humilier encore davantage. Du seuil de l'étable où nous adorons aujourd'hui Jésus enfant, regardez dans le lointain la croix du Calvaire : le Fils de Dieu s'humiliera, il obéira jusque-là : *Factus obediens usque ad mortem... crucis.*

Etait-il possible que Dieu reçût une plus abondante satisfaction pour la désobéissance des hommes ? Estime t-il que l'affront fait à sa gloire est suffisamment vengé ? Apprenons-le encore de l'apôtre S. Paul. C'est un décret de son infinie justice que ses élus goûteront au ciel un bonheur proportionné à la gloire qu'ils lui ont rendue sur la terre. Quels honneurs Dieu a-t-il accordés à Jésus pour prix de ses humiliations ? *Propter quod et Deus exaltavit illum.* Parce que Jésus est descendu du trône de sa gloire, qu'il s'est rapetissé jusqu'à se rapprocher du néant, qu'il a pris la forme du plus humble des serviteurs et qu'il en a rempli les plus humiliants offices, Dieu qui exalte les humbles l'a élevé au-dessus de tous les anges, de tous les hommes, de toutes les créatures ; il l'a revêtu d'une gloire qui surpasse toute gloire ; il a mis au premier rang celui qui volontairement s'était relégué au dernier : *Donavit illi nomen quod est super omne nomen !*

Mais de combien de degrés cette gloire dépasse-t-elle celle du plus parfait des élus du ciel ? De toute la distance qui sépare le fini de l'infini, Dieu de la créature. Au jour de la glorieuse entrée de son Fils au ciel, Dieu ordonna à tous les chœurs des anges d'aller à sa rencontre pour former son cortège d'honneur, puis le prenant par la main et le faisant asseoir à sa droite sur le trône de sa gloire : « Voici, dit-il à l'assemblée des élus, mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, adorez-le » Ce premier acte d'adoration étant accompli, il promulgua cet édit à jamais irrévocable : « Que désormais, au seul nom du Seigneur Jésus, tout genou fléchisse au ciel, sur la terre, dans les enfers et que toute langue confesse que le Christ est vrai Fils de Dieu et en possession de toute sa gloire. »

* *

Et maintenant, quelles conclusions pratiques devons-nous tirer de cet entretien ? Pas d'autres que celles que l'apôtre S. Paul suggérait aux premiers fidèles : « *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* Efforcez-vous de faire naître dans vos âmes les sentiments qui animent Jésus. » (Phil., II, 5).

Cette fête nous rappelle que Notre-Seigneur est venu en ce monde pour l'expiation du péché ; refuserez-vous de vous associer à cette œuvre d'expiation ? Vous avez fait des préparatifs pour recevoir aujourd'hui vos parents et vos amis ; en avez-vous fait pour recevoir Jésus ? Comme à Bethléem il y a vingt siècles, Jésus est venu au milieu de nous, et l'immense majorité lui a dit : « Pour vous, il n'y a point de place ni dans notre maison ni dans nos cœurs. »

O mon Jésus, parlant un jour des rigueurs que vous exercerez sur tous ceux qui refuseront, dans le cours des siècles, de recevoir vos ministres, vous disiez : « Plus supportable apparaîtra le châtiment de Sodome et de Gomorrhe dévorées par le feu du ciel. » (Math., x, 15). Quel châtiment réserve donc votre colère aux peuples qui refusent de vous recevoir vous-même ! Mais vous ne confondrez pas le juste avec l'impie. Bien plus, vous pardonnerez à l'impie en considération du juste ; et puisque, réunis ce soir auprès de votre crèche, nous mêlons nos voix à celles des anges pour vous glorifier, vous nous accorderez, nous l'espérons, sur la terre et un jour au ciel, la paix promise à toutes les âmes de bonne volonté. Ainsi soit-il.

SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

IV

4e Dimanche de l'Avent

LE PRÊTRE

Mes frères,

Entre Dieu et nous existe un abîme infini. D'une part, le Seigneur se dresse dans la perfection de la gloire, de la force, de la sagesse, de l'éternité ; d'autre part, nous ne pouvons nous vanter que de notre faiblesse éphémère et de notre néant. Il y aurait cependant, pour nous, un avantage primordial à jeter des ponts sur le gouffre qui nous sépare de la divinité, afin de pouvoir obtenir d'elle les secours qui suppléeraient à notre radicale insuffisance. Une telle entreprise nous dépasse totalement : quelque bénéfice que nous y voyions, nous ne pouvons rien pour nous rapprocher de Dieu. Mais rien, au contraire, n'empêche Dieu de se rapprocher de nous. Si nous sommes incapables de monter, lui peut, dès qu'il le veut, descendre. Et si sa puissance le lui permet, sa bonté l'y engage, car il nous aime.

I

Dieu a donc résolu de relier au ciel la pauvre petite terre coupable. Il a daigné nous élever par le baptême au-dessus de notre nature, de telle sorte que nous ayons part à ses grâces. Pour

nous donner ses ordres, pour nous transmettre ses faveurs, il a établi un groupe d'hommes qu'il a constitués comme des médiateurs entre lui et le genre humain. Ces médiateurs, ce sont les prêtres.

Choisis pour continuer visiblement ici-bas le sacerdoce éternel de N.-S. Jésus-Christ, c'est par Dieu lui-même qu'ils ont été appelés à cette tâche. Nul homme, en effet, ne saurait s'arroger par ses propres mérites un pareil magistère. Puisque l'exercice des fonctions sacerdotales comporte une délégation donnée par Dieu et une juridiction sur les âmes, il est bien facile de se rendre compte que Dieu seul peut donner au prêtre le pouvoir surnaturel de le représenter. La vocation sacerdotale est donc une chose sainte et sublime : venue originairement des cieux, transmise par l'Eglise qui a reçu la mission de perpétuer le Christ en ce monde, elle transfigure en quelque sorte celui qui en est le dépositaire : elle en fait une sorte d'ange visible envoyé pour la consolation et le salut de ses frères pécheurs.

La plus grande part dans l'appel d'un prêtre revient donc au Tout-Puissant. Mais cela ne veut nullement dire que l'élu soit dispensé de faire des efforts pour en devenir digne. Sans doute, le caractère sacerdotal est indélébile ; sans doute aussi, même prévaricateur, même infidèle, même apostat, le prêtre reste perpétuellement prêtre. Mais pour pouvoir dignement remplir sa mission, l'homme que Dieu a marqué au front est tenu à de rigoureuses immolations. C'est, ordinairement, lors de son adolescence que la voix d'En-haut se fait entendre à lui. Et ce jeune homme à qui souriaient des espérances terrestres, renonce aussitôt à tout. Désormais il ne devra plus avoir ni ambitions, ni joies vulgaires. Il lui faudra quitter sa famille, mourir totalement au monde, afin de ne vivre que pour Dieu. Des années de recueillement, de prière et d'étude le transformeront peu à peu pour en faire l'instrument des œuvres bénies. Et quand l'obéissance l'attachera aux besognes les plus délicates et les plus rudes, il ne s'appartiendra plus à lui-même. Menant une existence solitaire, laborieuse et pauvre, il sera consacré tout entier, nuit et jour, au risque même de la mort, à servir les fidèles et à glorifier le Seigneur.

II

Le prêtre est le levain qui transfigure les âmes. Il est celui sans qui la Rédemption du Christ ne produirait que des effets incomplets. Il est celui à qui l'on recourt à toute heure et qui assure le maintien et l'accroissement de la vie surnaturelle. C'est le prêtre qui efface par le baptême, généralement au moins, la honte du péché originel ; c'est lui qui absout les fautes actuelles, si graves qu'elles puissent être ; c'est lui qui, à l'heure de la mort, libère les âmes par l'extrême-onction. Par lui sont bénis les mariages qui perpétuent les familles chrétiennes ; par lui l'Eucharistie demeure sans cesse présente ici-bas et descend dans les cœurs qu'elle vivifie. Le prêtre est le canal normal de la grâce, car c'est lui qui distribue les sacrements ; c'est lui qui détient la clé des trésors célestes et les répartit entre les fidèles qui les attendent de la tendresse du Seigneur.

Il y a bien autre chose encore. Le prêtre a reçu le dépôt de la vérité que le Christ nous a jadis révélée. Parmi les travaux qui lui incombent, un des plus lourds — et des plus délicats aussi — consiste à transmettre aux chrétiens la doctrine de salut. Il n'a pas le droit d'en modifier, si peu que ce soit, le moindre détail. Par le catéchisme ou les sermons, par les conférences ou les livres, par les conversations ou les controverses, il répand la vérité, fait jaillir la lumière, dissipe les doutes, réfute les hérésies, tranche les cas difficiles ou incertains. Il apporte à l'univers régénéré la seule science qui importe : celle de gagner le paradis.

Bien plus, cet homme qui fut, comme les autres, souillé de la faute originelle, cet homme faible peut-être comme les autres, et comme les autres soumis à la rude loi des tentations, cet homme a reçu l'ordre de prendre le gouvernement des autres hommes en tout ce qui concerne l'éternité. Puisque Jésus n'avait pas l'intention de demeurer visiblement parmi nous, il fallait bien qu'il se substituât quelqu'un pour maintenir l'ordre et diriger les activités dans la société qu'il avait fondée. Il a fait peser cette responsabilité redoutable sur ceux qu'il a établis pour être les chefs de son Eglise. Le Pape, au-dessus de l'univers entier, ordonne ; les évêques, dans la limite de leur territoire, continuent la mission autrefois confiée aux apôtres. Et les prêtres, envoyés par leurs Pontifes, munis de pouvoirs variables, mais nettement déterminés, les prêtres assurent l'efficacité du gouvernement spirituel sur la surface totale du globe. L'Eglise catholique est fondée sur la hiérarchie ; et cette hiérarchie est essentiellement sacerdotale.

Pour suffire à tant de labeurs, pour faire face à tant de charges, il faudrait — direz-vous peut-être — que le prêtre possède des forces surhumaines. Je n'en disconviens nullement. Mais ces énergies lui sont données. En plus de cette vocation divine dont nous parlions tout à l'heure, il jouit de cette aide spéciale du ciel qu'on nomme la grâce d'état. Il a le droit d'être assuré que, tant qu'il demeurera fidèle aux lois divines, des lumières célestes suppléeront aux insuffisances de sa science propre, la puissance de l'Eternel comblera les lacunes de sa volonté personnelle. Pour prix de son abnégation totale, il a reçu l'héritage de la grâce. Dès l'instant où le Pontife lui a imposé les mains, le prêtre n'est plus un homme semblable à tous les hommes : il est comme auréolé par la splendeur du Dieu qui nous l'envoie.

III

Nous en avons assez dit, m. f., pour nous permettre aisément de conclure que la communauté

chrétienne contracte une dette considérable envers le prêtre qui se dévoue pour elle. Il serait vraiment trop étrange qu'il eût, lui, toutes les peines, toutes les douleurs, sans que nous, qui profitons de son abnégation, soyons tenus à rien envers lui. Nul fidèle ne peut se soustraire à ces devoirs, qui font partie de ceux qui nous lient envers l'Eglise.

Le prêtre a droit, en premier lieu, à notre respect. Mais entendons-nous bien : il arrive trop souvent qu'on estime un prélat ou un cardinal à cause de leur situation sociale, un ecclésiastique parce que ses ouvrages lui ont ouvert les portes de l'Académie, ou parce que ses talents le mettent en lumière, ou parce que son influence est utile, ou pour mille autres motifs humains. Ce que l'on vénère alors, c'est moins le prêtre que l'homme; et ce n'est pas exactement ce que Dieu désire de nous. L'objet propre et direct de notre respect, c'est le caractère sacerdotal, qui élève au-dessus de la multitude celui qui en est revêtu et qui se rencontre aussi bien dans le plus modeste vicaire de campagne, dans le missionnaire le plus fruste, que chez les importants administrateurs de grandes associations religieuses ou de paroisses de premier plan. Toujours et partout, quelle que soit sa valeur individuelle, inclinons-nous devant l'élu du Seigneur, parce que le Seigneur l'a choisi pour son représentant.

Au prêtre revient aussi, de plein droit, notre obéissance. Cela est si évident qu'il serait oiseux d'insister. Puisque le Très Haut et l'Eglise lui ont confié le soin de diriger nos âmes, c'est qu'ils ont entendu nous soumettre à lui. dans les bornes de sa juridiction. Le prêtre n'a pas à s'occuper des affaires purement temporelles, car son royaume à lui est celui de son Maître : le domaine spirituel. Sur ce terrain-là, le prêtre est chef ; il doit pouvoir compter sur la docilité de chacun. Et lorsqu'il se présente une de ces questions mixtes, si difficiles, où les intérêts de la vie présente se mêlent à ceux de la vie future, c'est encore à l'Eglise et à son délégué qu'il appartient de limiter eux mêmes, sans que les laïcs aient à s'y ingérer, le point où doit s'arrêter leur action.

Enfin le prêtre mérite l'affection filiale de tous les chrétiens : humainement, certes, car il nous a sacrifié son existence entière ; mais surtout surnaturellement, parce qu'il figure parmi nous le bon Pasteur s'immolant pour ses brebis. Il arrive — hélas ! — qu'en certains pays comme le nôtre l'attachement au clergé se traduit par les subventions spontanées que les fidèles offrent pour sa subsistance. Ce serait de l'orgueil de voir là une aumône : ces offrandes ne sont que la faible compensation due à un homme qui a renoncé à toute carrière lucrative afin de s'offrir absolument à nous.

Soutenons nos prêtres matériellement, puisqu'il le faut. Mais soutenons-les, avant tout, par notre attachement empressé, par notre concours généreux dans leurs multiples entreprises. Consolons-les aux heures d'angoisse ; groupons-nous derrière eux quand vient l'instant de la lutte. Voyons en eux l'étendard vivant de la foi, le Christ immortel qui règne sur nous. Si nous les recevons ainsi, les bénédictions qu'ils nous prodiguent seront vraiment fécondes pour notre salut et nous constitueront un gage de bonheur dans l'immortalité. Ainsi soit-il.

V

Noël

LES RÉVÉLATIONS DIVINES

Mes frères,

En une phrase solennelle, parfaitement rythmée et cadencée, véritable modèle de style. S. Paul, s'adressant à ses compatriotes, oppose la mission des prophètes à celle de Jésus-Christ, pour conclure que celle-ci dépasse infiniment la première L'une et l'autre, toutefois, font partie de l'ordre surnaturel : elles ont pour objet de nous dévoiler quelques-uns des secrets divins, de manière à nous conduire vers la vision béatifique. Mais ce ne sont pas les seules manières dont Dieu ait parlé aux hommes : il en est une autre, d'ordre naturel celle-là, qui s'adresse à nous par le moyen des créatures dont se compose l'univers. Disons un mot de chacun de ces trois degrés de la révélation divine.

I

Que le monde sensible soit un moyen de connaître avec certitude l'existence et plusieurs des perfections de Dieu, c'est ce qu'on ne saurait nier sans se mettre en contradiction avec la Sainte Ecriture et la raison humaine elle-même.

« Les cieux racontent la gloire de Dieu, » proclamait le Psalmiste (Ps. XVIII, 2). Plus tard, l'auteur du livre de la Sagesse, prenant à partie les idolâtres qui adoraient les créatures, dénonce leur folie en ces termes : « Si, charmés de leur beauté. ils les ont prises pour des dieux, qu'ils sachent combien leur Maître l'emporte sur elles, car c'est l'auteur même de la beauté qui les a faites. Et s'il en admiraient la puissance et les effets, qu'ils en concluent combien est plus puissant celui qui les a faites. Car la grandeur et la beauté des créatures font connaître par analogie Celui qui en est le Créateur. » (XIII, 3 5). Dans le Nouveau Testament, S. Paul tient le même langage : « Ses perfections invisibles, son éternelle puissance et sa divinité sont, depuis la création du monde, rendues visibles à l'intelligence par le moyen de ses œuvres. » (Rom., I, 20).

Dieu est un pur esprit, et comme tel il ne peut être perçu directement par nos sens corporels. Mais il n'a pas voulu nous laisser dépourvus de toute connaissance à son sujet. De même que l'on discerne le passage du voyageur dans le désert à la trace de ses pas sur le sable. de même que le talent de l'artiste se laisse deviner dans l'œuvre sortie de ses mains, de même Dieu a pris soin de

nous procurer des signes auxquels nous puissions le reconnaître, pour peu que nous fassions un usage loyal de notre raison.

Lorsque nous voyons une machine se mouvoir, il ne nous faut pas un grand effort pour découvrir que son mouvement ne vient pas d'elle-même, mais d'une force étrangère. Devant chaque fait nouveau, une question se pose dans notre esprit : « Quelle en est la cause ? » Et l'on sait avec quelle fréquence le mot *pourquoi?* revient sur les lèvres des enfants : signe indiscutable que tout ce qu'ils observent n'a pas en soi sa raison d'être, mais appelle autre chose qui l'explique. Plus une œuvre humaine est compliquée — qu'il s'agisse d'un tableau, d'un édifice, d'une entreprise, — plus aussi elle demande de savoir-faire pour que les parties forment un tout harmonieux, et, loin de croire qu'un chef-d'œuvre s'est fait tout seul, nous admirons les hommes de génie qui ont su triompher de la difficulté, car la réussite demandait une puissance d'intelligence qui allait de pair avec la complexité de l'objet.

Maintenant, m. f., jetez un regard sur le monde. Quelle somme d'énergie ne faut-il pas pour mettre en branle et déplacer ces masses à des vitesses vertigineuses ! Quel agencement délicat n'a-t-il pas fallu mettre entre elles pour qu'elles ne se brisent pas les unes contre les autres ! Et en même temps quelle précision pour que rien ne soit à retoucher et qu'on puisse prévoir une éclipse, par exemple, des siècles à l'avance ! Tout cela démontre jusqu'à l'évidence qu'il a fallu une cause dont la puissance et la sagesse dépassent de beaucoup ce que nous pouvons imaginer. En outre, ce n'est pas seulement dans l'infiniment grand que ces qualités se manifestent, c'est encore dans l'infiniment petit, et en nous-mêmes.

Ainsi l'ignorant en voit assez pour connaître Dieu, et le savant, à mesure qu'il arrache à la nature ses secrets en tous les ordres, découvre sans cesse de nouveaux motifs d'admiration envers Celui qui en est l'auteur.

II

Notre Créateur aurait pu s'en tenir là. A ne considérer que notre nature, il nous suffisait, pour être heureux, de pouvoir le contempler dans ses œuvres, à la manière dont les sages exempts de passions mauvaises trouvent leur satisfaction dans les opérations de l'esprit.

Mais la bonté divine ne s'est point accommodée de cette condition. Elle voulut se communiquer à nous d'une manière plus intime, en sorte que nous fussions admis à voir Dieu face à face, et non plus dans le miroir des créatures. De plus, elle voulut nous faire mériter cette glorieuse destinée par des efforts personnels provenant de notre bonne volonté. Celle-ci, en somme, devait se prouver en ce qu'elle nous ferait admettre comme vrai, sur la simple parole divine, ce que nous ne voyions point encore, mais que nous étions appelés à posséder un jour.

De là découlait la nécessité d'une révélation se superposant à la première. Dans la pensée de Dieu, cette révélation devait être progressive, semblable à la lumière qui perce peu à peu les ténèbres, produisant l'aube, l'aurore, puis le grand jour. Au début de l'humanité, ce ne furent que quelques vérités essentielles, que nos premiers parents transmirent à leurs descendants. En quoi consistèrent-elles ? Nous ne saurions le dire d'une manière précise. Certainement il y eut parmi elles l'affirmation d'un seul Dieu, d'une élévation de l'homme à un état surnaturel, d'un bonheur perdu par la faute originelle puis redevenu possible grâce à la venue promise d'un Rédempteur futur. Il y eut aussi des vérités d'ordre moral. Mais bientôt ces notions s'obscurcirent dans l'esprit des hommes, à cause de la corruption qui ne tarda pas à régner en maîtresse. Il n'en resta plus que des vestiges, mêlés à des erreurs plus ou moins grossières.

Si donc Dieu ne voulait pas que la vérité disparût de la surface de la terre, il lui fallait agir de nouveau. L'Ancien Testament n'est autre chose que l'histoire de ses interventions et des conséquences qui en résultèrent. A maintes reprises : *multifariam*, de bien des manières : *multisque modis*, Dieu parla. Pour se garder un peuple fidèle, il fit choix d'Abraham. Il lui commanda de sortir de sa terre natale et l'amena en Palestine. Là il lui communiqua ses volontés, se montrant à lui à plusieurs reprises, établissant avec lui une véritable alliance comportant des engagements réciproques. Isaac, Jacob reçurent des faveurs semblables. Par l'intermédiaire de ces patriarches, Dieu daigna faire connaître quelques détails relatifs à la venue du Messie sur terre.

Plusieurs siècles après, Moïse se voyait imposer la lourde tâche de faire sortir d'Egypte le peuple juif, de le conduire dans la Terre promise et de lui donner une loi. Mais cette fois, ce ne fut pas Dieu qui lui parla directement : S. Etienne nous apprend (Act., VII, 30 39) qu'un ange lui apparut dans un buisson ardent et sur le mont Sinaï. De même que cet ange était le messager de Dieu, de même Moïse fut le messager de l'ange auprès des Hébreux.

Au cours des siècles qui s'écoulèrent entre la mort de Moïse et la naissance de Jésus, bien des prophètes se succédèrent. Ce fut toujours par eux que Dieu se manifesta au peuple de son choix. Ils offrent entre eux une grande diversité : l'un des plus grands, David, est roi, et il s'exprime en des cantiques de louange ; d'autres, comme Elie, se bornèrent au ministère de la parole ; d'autres enfin laissèrent des écrits inspirés. Parmi ces derniers nous trouvons des historiens, des poètes, des sages formulant des sentences. Car ne croyez pas, m. f., qu'un prophète soit seulement celui qui prédit l'avenir. On désigne de ce nom tout personnage parlant au nom de Dieu. Certes, maint renseignement sur les événements futurs est renfermé dans les œuvres des prophètes, mais là n'était pas le but essentiel de leur fonction : ils devaient avant tout

maintenir la foi et la religion dans leur intégrité. Pour cela, ils ne cessent d'exhorter leurs compatriotes, parfois en des reproches véhéments, et ils leur tracent la conduite à tenir en des circonstances où la Loi de Moïse était muette et où il importait cependant de connaître la volonté de Dieu. Parfois, dans leur prédication, de nouvelles vérités dogmatiques se glissaient, s'ajoutant aux anciennes ; ainsi le dépôt de la foi allait s'enrichissant.

Malgré tout, la révélation divine demeurait incomplète ; l'Ancien Testament ne fait guère qu'annoncer et préparer la venue du Messie. C'est le Verbe Incarné qui va nous introduire dans le sanctuaire mystérieux où Dieu habite pour nous en découvrir les arcanes.

III

Immédiatement, m. f., notez une première différence. Les prophètes étaient nombreux, ils s'échelonnaient le long des siècles, comme pour mieux marquer l'impuissance de l'homme à parler de Dieu comme il convient. Ils agissaient à la manière dont plusieurs s'unissent pour effectuer le même travail : l'un traçant une ébauche, l'autre perfectionnant un détail. Avec Notre-Seigneur, tout le dépôt de la révélation nous est confié en bloc : à la mort du dernier des apôtres instruits par lui, il sera définitivement clos. Jusqu'à la fin du monde, personne ne pourra prétendre nous enseigner une vérité à croire de foi divine ; fût-il monté jusqu'au troisième ciel, jamais il n'ajoutera un seul article à ceux du Symbole que l'Eglise nous propose. Tout au plus provoquera-t-il dans les âmes une pieuse opinion. D'ailleurs, ne serait-il pas injurieux pour Notre-Seigneur qu'une simple créature vienne comme retoucher son œuvre ?

Car voici une seconde différence entre le Messie et les prophètes de l'Ancienne Loi : ceux-ci étaient des hommes, tandis que le Messie est le Fils de Dieu. Dieu a employé à notre égard les procédés dont se servent les souverains de la terre. Pour certaines affaires peu importantes, un simple attaché d'ambassade suffit. Pour d'autres, on députe un ministre plénipotentiaire muni de pouvoirs exceptionnels. Récemment nous avons vu des chefs de gouvernement eux-mêmes se déplacer pour conférer ensemble : c'est que l'objet à traiter était si important et si urgent que des intermédiaires auraient contitué une entrave à la négociation.

Notre-Seigneur n'est autre que Dieu nous apparaissant sous la forme humaine et traitant directement avec nous de la grande affaire de notre salut. Il ne s'agissait pas seulement d'une rançon à payer pour notre rachat, mais encore de nous montrer par quel moyen nous profiterions du trésor de grâces mis à notre disposition. Pour nous dire ce qu'est le Dieu dont la vision nous était promise, il fallait « le Fils unique qui est dans le sein du Père » (Jo., I, 18). Pour nous découvrir le chemin qui mène à Dieu, il fallait celui qui peut dire de lui-même en toute vérité : « Je suis la voie. » Pour nous faire admettre un don si incroyable de Dieu aux hommes, il fallait celui qui peut dire : « Je suis la vérité. »

Bien entendu, et c'est la troisième différence, une pareille démarche de Dieu comportait la révélation d'une somme considérable de vérités nouvelles. Vous n'attendez pas de moi que je vous les énumère dans le détail : je dirai seulement qu'elles se résument dans ce que S. Paul appelle « Le mystère caché en Dieu depuis des siècles » (Eph., III, 8-9) et que le même apôtre détermine en ces termes : « Dans le Christ Dieu nous a élus, dès avant la création du monde, pour que nous soyons saints et irrépréhensibles devant lui ; dans son amour, selon le bon plaisir de sa volonté, il nous a prédestinés à être ses fils adoptifs, par Jésus-Christ, à la louange de la magnificence de la grâce. » (Eph., I, 4-6). En un mot, c'est l'appel à sa filiation adoptive, par la grâce en ce monde et la gloire en l'autre, que Dieu, par son Fils, est venu nous adresser. Et convenait-il, en vérité, qu'un autre fût chargé de ce rôle ? Si Dieu le Fils lui-même vient nous dire que, loin de garder jalousement son titre, il veut le partager avec d'autres, qui ne sera convaincu ? S'il vient nous dire qu'il veut nous assimiler, nous incorporer à lui, qui prétendra que c'est là une chose impossible ? Ne sait-il pas mieux que personne ce qu'il est et la manière dont il est communicable ?

* *

« *Heredem universorum*, héritier de toutes choses, » voilà ce qu'est Jésus-Christ. Voilà aussi ce que nous pouvons être si nous sommes fidèles à nos devoirs de chrétiens. Une pareille espérance vaut bien que nous nous imposions pour elle quelques sacrifices : si nous sommes obligés ainsi de renoncer à certains biens, consolons-nous par la certitude que nous les retrouverons tous ensemble dans un bien infiniment supérieur et plus délectable. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

I

IMPORTANCE DE L'INSTRUCTION RELIGIEUSE

Mes frères,

La fête de l'Epiphanie remet chaque année sous nos yeux un édifiant récit de l'Evangile : l'épisode de l'adoration des mages. Elle nous rappelle en effet comment autrefois, au fond de l'Arabie, d'éminents personnages furent miraculeusement avertis de la naissance du Sauveur du monde par le moyen d'une étoile qui venait de leur apparaître dans les cieux ; comment ils comprirent qu'il y avait là pour eux une invitation à partir aussitôt à la découverte du divin nouveau-né pour lui offrir leurs hommages ; comment, sans hésiter, ils obéirent à cet appel et entreprirent un long et pénible voyage sous la conduite de l'étoile qui

éclairait leur marche; et comment enfin ils virent leur bonne volonté récompensée, puisqu'il leur fut donné d'arriver heureusement à Bethléem et d'y trouver, pour l'adorer comme ils le désiraient, l'auguste Enfant de la Vierge Marie.

Les meilleures leçons découlent pour nous du récit de l'Evangile qui rapporte cet événement. Mais parmi elles, si vous le voulez, je me bornerai à vous en signaler une qui me semble particulièrement pratique. La voici : Les mages qui s'en vont inspirés par Dieu et en pèlerins dociles à la recherche du Sauveur, figurent en réalité le chrétien qui, lui aussi, est un pèlerin, un pèlerin que Dieu convie sur la terre à cheminer courageusement dans la direction du ciel. Les mages ont eu, pour les guider, une étoile providentielle. Au chrétien, pour l'éclairer au cours de la vie, Dieu envoie également une étoile dont le secours est précieux. Cette étoile, c'est la foi, que le baptême nous apporte à tous en germe avec la grâce sanctifiante, mais qu'il faut ensuite entretenir et développer avec le plus grand soin au moyen de l'instruction religieuse. *L'importance capitale de l'instruction religieuse pour la vie chrétienne*, voilà précisément ce que je voudrais vous rappeler en quelques mots.

I

Vous connaissez, m. f., cette parole de Notre-Seigneur, qui mérite d'être souvent méditée parce qu'elle est l'expression de la plus profonde sagesse : « Que sert à l'homme de gagner l'univers entier s'il vient à perdre son âme? *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ?* » (Math., xvi, 26). Effectivement, ce qu'il ne faut pas oublier et ce que beaucoup de personnes ont le grand tort d'oublier ou du moins de paraître oublier, c'est que tout ne finit pas à la tombe, mais au delà il y a une autre vie, éternelle celle-là, où l'ineffable bonheur du ciel deviendra le partage de ceux qui prennent la peine de se conduire chrétiennement ici-bas, et où l'enfer, avec son épouvantable désespoir et son feu dévorant, attend au contraire ceux qui préfèrent agir à leur guise, sans se soucier de la colère divine à laquelle il leur sera impossible d'échapper.

La vie présente, il faut en convenir, est loin d'être habituellement un paradis terrestre, parce que les épreuves n'y manquent pas. Supposons néanmoins, m. f., que ceux qui se préoccupent uniquement d'elle aient eu l'avantage de ne pas connaître l'épreuve dont l'aiguillon est parfois si douloureux; supposons que tout leur ait souri dans la vie et que pendant de longues années ils aient eu à souhait tout ce que l'on aime tant dans le monde, tout ce qui semble constituer le bonheur sur la terre : santé, fortune, honneurs et plaisirs de tout genre. Pour eux, comme pour les autres, bon gré mal gré, la mort va survenir, et à la mort, dites-moi, que leur servira d'avoir joui de tous ces biens, s'ils sont emportés dans l'éternité pour y endurer les horribles tourments de la damnation en punition de la dédaigneuse indifférence qu'ils auront eue pour Dieu et pour le salut de leur âme? Tout cela, vous l'avouerez, ne leur sera d'aucune utilité, d'aucun secours pour les soustraire au triste sort qui leur est réservé dans l'autre vie. C'est ce que le divin Maître a voulu nous faire entendre clairement quand il a dit : « Que sert à l'homme de gagner l'univers entier s'il vient à perdre son âme? »

Par conséquent, quelle est la chose qui doit nous préoccuper avant toutes les autres? C'est le salut éternel de notre âme. En d'autres termes, si nous comprenons bien notre intérêt, nous serons soucieux par-dessus tout de vivre en sorte de contenter le bon Dieu, pour mériter et goûter après la mort le bonheur céleste promis et préparé là-haut à ses amis. Et comment contenter le bon Dieu? Je le faisais remarquer tout à l'heure : c'est en vivant d'une façon chrétienne, c'est-à-dire en mettant une sincère docilité à observer tout ce qu'il lui a plu de nous prescrire dans la religion. Il faut donc pratiquer celle-ci avec fidélité.

Mais il est évident que pour la pratiquer il faut la connaître. Je l'ai dit aussi, c'est pour nous permettre d'être éclairés à cet égard, que la foi nous est donnée au baptême : là, elle nous est donnée simplement en germe, et par le fait il va de soi que dès l'âge de raison et pendant toute notre existence terrestre, nous devons nous attacher à la développer, à l'entretenir de notre mieux au moyen de l'instruction. Ainsi, conjointement avec la foi qu'elle développe et entretient, l'instruction religieuse est appelée à jouer auprès de nous le rôle bienfaisant de l'étoile qui illumine notre route pour nous conduire à Dieu et au salut.

II

Avec les idées du jour, dans la société, on affecte communément de tenir beaucoup à l'instruction, d'y tenir même plus que jamais. Mais il s'agit de l'instruction profane, purement humaine, où il est fait abstraction de Dieu et des devoirs qui nous incombent envers lui. C'est ce qu'on appelle pompeusement, dans le monde scolaire, la « science » tout court. Cette science, on attache le plus grand prix aux certificats, aux diplômes divers qui témoignent que l'on est parvenu à en acquérir un brin. Pendant ce temps, l'instruction religieuse est considérée facilement comme une chose accessoire, et sans scrupule on ne lui accorde qu'une très légère attention, quand on ne la néglige pas tout à fait. Quelle lamentable mentalité, m. f.! Et combien sont à plaindre en réalité ceux qui ne comprennent pas mieux de quel côté devraient se tourner avant tout leurs aspirations!

Qu'il soit très utile d'acquérir et de posséder les connaissances qui forment l'intelligence et permettent de tenir un rang convenable dans la société, personne assurément ne songe à le nier. Mais ces connaissances, si précieuses qu'elles puissent paraître, ne sont pas d'une nécessité absolue :

à la rigueur on peut s'en passer, tandis qu'on ne peut pas se passer de la connaissance de la religion, car sans la religion il n'y a plus de culte rendu à Dieu, plus de vertu, plus de paix, de sécurité ici bas, plus de consolations efficaces au milieu des épreuves de la vie terrestre, finalement, hélas ! plus de bonheur à espérer au delà de la tombe.

Au siècle dernier, un homme qui a laissé la réputation d'un esprit éminent était arrivé au terme de sa carrière : c'était un franc-comtois, le philosophe Jouffroy. Il avait reçu dans sa jeunesse une éducation très chrétienne. Mais la science profane l'avait enorgueilli et il était devenu, pendant sa vie, incrédule. Or, un jour, dans la force de l'âge encore, atteint par la maladie, il dut songer qu'il allait mourir : sa fin approchait et à mesure qu'il la sentait approcher davantage, il était inquiet, troublé ; son âme était cruellement tourmentée. Reconnaissant qu'il était malheureux pour avoir méprisé ce qu'il aurait dû respecter toujours et garder fidèlement, il écrivit une page admirable pour réprouver ses égarements. Dans cette page, il disait en termes clairs « que la solution de toutes les grandes questions qui peuvent intéresser l'homme sur la terre, se trouve dans l'enseignement élémentaire de la religion et ne se trouve que là ; que l'enfant avec son petit livre en sait plus long que tous les savants du monde avec leurs gros volumes ; qu'un bon acte de foi vaut mieux que toutes les théories de la science et que le catéchisme bien pratiqué suffit amplement pour rendre heureux. » Aussi, pendant que le prêtre qu'il avait fait venir pour recevoir sa confession et l'administrer était là qui l'assistait à sa dernière heure, il ne put s'empêcher de lui faire, devant son entourage, cette recommandation pressante : « Cher Monsieur, je vous en prie, apprenez bien à ma fille la science du catéchisme. J'ai tout lu, je n'ai rien trouvé qui valût une page de ce beau livre. » Quoi de plus éloquent que cette déclaration pour confirmer l'importance de premier ordre de l'instruction religieuse ?

Et d'ailleurs, m. f., pourquoi, dans notre pauvre société actuelle, tant de crimes, tant d'attentats de toute nature commis chaque jour ? Pourquoi tous ces vols, tous ces assassinats, tous ces infanticides et suicides, tous ces faits d'inconduite, tous ces désordres scandaleux dont le récit remplit constamment les colonnes des journaux et qui se multiplient de plus en plus de tous côtés ? C'est parce que la religion est trop ignorée, méconnue, oubliée. Que de fois encore n'a-t-on pas entendu de ces malheureux condamnés qui s'en vont expier leurs forfaits sous le glaive de la justice, que de fois, dis-je, n'a-t-on pas entendu de ces malheureux faire cet aveu et rejeter leur faute sur le manque, sur l'absence d'instruction religieuse ! On ne le répétera jamais assez, là où la science de la religion fait défaut, c'est une lacune souverainement triste : car si les autres sciences servent pour l'esprit, pour l'intelligence, elles ne font rien pour le cœur : il n'y a que la religion en définitive qui apprenne véritablement à aimer et pratiquer la vertu, et de la part d'une personne qui est ignorante sous le rapport religieux, en général, que peut-on attendre de bon ? Rien ou presque rien.

Dira-t-on que le sentiment de l'honnêteté naturelle suffit largement à former la conscience et à indiquer le devoir en aidant du même coup à le remplir ? Hélas ! l'expérience est là pour démontrer elle-même que la conscience naturelle est vite obscurcie par les passions, de telle sorte que, en dehors de la pensée de Dieu et de ses châtiments, le devoir n'est guère qu'un vain mot, et ce qu'on appelle « la vertu de l'honnête homme, » se réduit en somme à bien peu de chose.

M. f., vous appartenez heureusement à des familles où les traditions chrétiennes sont restées en honneur, et la preuve, c'est que vous continuez à observer les pratiques religieuses après avoir suivi régulièrement les leçons de catéchisme. Remerciez le ciel de l'avantage que vous avez là, et sachez en profiter. A cet effet, estimez en toute sincérité cette science de la religion comme elle le mérite, et tenez vraiment à l'acquérir ou à la conserver.

Tenez à l'acquérir, chers enfants, par l'étude de la doctrine qu'il faut aimer à votre âge et dont les enseignements sont précieux pour toute la vie ; tenez à l'acquerir non pas d'une manière superficielle, comme cela arrive pour tant de jeunes qui en font peu de cas et se flattent toujours d'en savoir assez sur ce point ; tenez à l'acquérir au contraire d'une manière solide pour qu'elle soit et demeure sur cette terre votre lumière et votre force. Tenez à la conserver, vous les plus âgés, au cours des années que la Providence vous ménage encore ici-bas, et quelle que soit votre condition, veillez à l'entretenir, à la compléter, à la perfectionner autant qu'il vous sera possible, par de bonnes lectures, et aussi en n'imitant pas ceux et celles qui fuient les sermons, les instructions paroissiales, mais en y assistant toujours avec un réel et édifiant empressement.

De cette façon, vous verrez quelle douce joie on éprouve à aimer et pratiquer cette religion bénie qui met l'âme chrétienne en rapport constant avec le divin Maître, et vous constaterez que plus on la connaît, plus on est encouragé à l'aimer et à la pratiquer. Vous serez en même temps mieux armés pour vous défendre dans les dangers, pour défendre votre foi contre les nombreuses attaques qu'elle est appelée à subir sous diverses formes. Eclairés, comme les mages, par une étoile qui vous permettra de marcher en toute sécurité, vous accomplirez ainsi, sans vous égarer, le voyage qui doit aboutir au bonheur du ciel pour l'éternité. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

CXLIX

L'ÉPREUVE DES PERSÉCUTIONS

Beati eritis cum maledixerint vobis et persecuti vos fuerint.

Vous serez bienheureux quand on vous maudira et qu'on vous persécutera. (Math., v, 11).

Le monde soumet les chrétiens à deux épreuves différentes et d'allures contraires : la *séduction* et la *persécution*. Il exerce sur eux ses séductions, quand il se présente à eux en ami, étale sous leurs yeux le charme de ses vanités et de ses attractions et leur fait entendre la décevante sirène de ses principes et de ses maximes. Dans la persécution, le monde change de visage, se présente en ennemi et, pour nous soumettre à ses volontés, fait emploi de la violence. Nous avons étudié, dans notre dernier entretien, l'action du *séducteur*. Considérons aujourd'hui celle du *persécuteur*.

Il m'a toujours été difficile de m'expliquer qu'une persécution violente pût se déchaîner contre la doctrine chrétienne. J'ai étudié cette doctrine et les pratiques dont elle fait un devoir : et je n'y ai rien vu contre quoi le monde eût raison de s'irriter. Le christianisme approuve tout ce qui est bien, conseille tout ce qui mieux, interdit tout ce qui est mal. Ses dogmes sont éminemment rationnels et constituent la plus sublime des philosophies connues sur notre globe. Son culte se compose de cérémonies toutes capables d'élever les esprits et les cœurs. Et sa morale est, de toutes les morales, la plus noble et la plus pure. Si, un beau jour, tous les hommes s'obligeaient à l'observer et l'observaient en effet, tous les devoirs seraient accomplis, tous les droits recevraient satisfaction, et l'humanité serait entrée dans une ère de bonheur. Enfin, les apôtres chrétiens n'ont jamais employé la contrainte. Ce n'est pas eux qui, le glaive en main, disent à ceux qu'ils veulent convertir : « Crois, ou meurs ! » Ils n'emploient que des moyens de pacifique et bienveillante persuasion. C'est pourquoi je ne comprends pas les persécutions dont leur enseignement a été l'objet. Certes, je tiens cet enseignement pour une vérité absolue ; mais j'ajoute que, quand il serait faux et serait simplement un rêve, ce serait pourtant un beau rêve, d'ailleurs parfaitement inoffensif et, par conséquent, innocent de tout ce qui peut motiver une persécution.

Cependant, l'histoire est là. Or, elle fait remonter à Jésus-Christ lui-même la première des persécutions publiques et violentes. Il en fut, comme vous le savez, la victime. Dix fois, en trois siècles, l'empire romain, qui contenait à peu près en entier le monde connu, s'arrosa de sang chrétien. Bientôt, les Barbares renouvelaient ces tristes exploits. Les musulmans et les hérétiques de tout nom, malgré leur prétendu respect pour Jésus-Christ, les ont continués pendant tout le moyen âge. Puis, l'apostolat chrétien les a rencontrés dans tous les pays sauvages auxquels il a porté l'Evangile. Enfin, la civilisation moderne ne nous a pas tellement adoucis qu'elle les ait empêchés de se reproduire chez nos contemporains. La Révolution française, avec ses massacres et ses échafauds dressés en permanence, est d'avant-hier. La Commune de Paris, la spoliation de nos Congrégations françaises et de nos églises, les déportations et les hécatombes des catholiques syriens ou arméniens sont d'hier. Les sanguinaires vexations dont se plaignent le Mexique et la Russie, et qui menacent l'Espagne, sont d'aujourd'hui.

A ces persécutions publiques, je dois ajouter les persécutions individuelles dont souffrent sans bruit, dans les ateliers, les bureaux, les magasins, et même les familles, d'innombrables victimes, et je devrais dire : d'innombrables martyrs. Ces martyrs sont de tous les âges...

Mais, d'où vient cet étrange phénomène d'une guerre aussi parfaitement imméritée et qui renaît successivement sur tous les points du globe ? On a beau tenir compte des sévérités de la morale chrétienne, de l'ambition avec laquelle les pouvoirs politiques aspirent à gouverner les âmes, ou des jalousies suscitées par les conquêtes de l'Evangile. Le fait des persécutions déchaînées contre le christianisme dépasse de beaucoup la puissance d'action de ces différentes causes. Il ne faut voir, dans ces causes-là, que des raisons secondaires, des sévices exercés contre l'Eglise. La raison supérieure des persécutions doit être cherchée plus haut, je veux dire : dans une disposition providentielle. Et c'est la justification de cette disposition divine que je vous apporte aujourd'hui.

Pourquoi donc Dieu a-t-il prédestiné son Eglise à souffrir persécution ? — Je puis, entre autres raisons de cette étonnante décision, en donner trois principales. Elles se ressemblent toutes les trois par ce trait commun qu'elles doivent contribuer ensemble au triomphe de l'Evangile.

I

Le premier service que les persécutions devaient rendre à l'Eglise était d'attirer sur elle, et avec d'autant plus de puissance qu'elles seraient plus violentes, l'attention des masses humaines, les lui amener et leur acheter la liberté d'y entrer.

Lorsque le Christ et ses Apôtres commencèrent à prêcher l'Evangile, les masses populaires n'étaient nullement disposées à lui faire bon accueil, ni même à écouter favorablement cette prédication. Le paganisme avait, depuis bien des siècles, formé presque toutes les générations. Les préjugés de l'éducation, une haute antiquité, l'adhésion des ancêtres, le couvraient, aux yeux du vulgaire, de leur triple prestige. Le culte des

faux dieux s'était glissé dans tous les détails de la vie sociale, de la vie familiale et de la vie privée. De plus, la Constitution des Etats en avait fait un élément essentiel des mœurs politiques et l'avait recommandé à la puissance des princes, au dévouement des armées, au patriotisme des peuples. Enfin, les savants et les sages, plus capables de discerner l'imposture idolâtrique et plus indépendants pour la dénoncer, s'étaient presque tous pliés sous son joug. Et si quelques-uns avaient, au fond du cœur, reconnu sa vanité, ils n'en devenaient pas plus amis du vrai ; mais, découragés par le règne universel de la superstition, ils se jetaient dans une sorte de scepticisme et toute leur philosophie consistait à dire qu'il n'y a de vérité et de sincérité nulle part.

En face d'un monde aussi solidement attaché au paganisme, que pouvait espérer l'humble groupement des douze pêcheurs chargés par Jésus-Christ de le gagner au culte de l'unique vrai Dieu ? Pour l'amener à reconnaître son erreur, et même pour le déterminer à écouter leur parole, il fallait susciter, d'un bout à l'autre de l'univers, et à plusieurs reprises, des événements assez publics pour se faire connaître partout, assez bruyants pour réveiller les plus endormis, assez expressifs pour s'imposer aux moins réfléchis, assez puissants enfin pour déchaîner chez tous les peuples un entraînement général capable de leur faire abandonner le matérialisme le plus grossier pour leur faire adopter le spiritualisme le plus délicat et le plus élevé.

Pour réaliser cette transformation, qui devait être le plus prodigieux des miracles, Dieu choisit l'instrument le plus incapable de succès, au jugement de la sagesse humaine, je veux dire : l'instrument des persécutions.

Deux auxiliaires, l'un humain, l'autre divin, devaient prêter à la persécution la puissance d'action dont elle avait besoin pour réaliser les vues de la Providence divine.

1. Le premier de ces auxiliaires consistait dans l'attention que la persécution devait attirer sur la prédication apostolique et dans les réflexions et les résolutions que cette attention devait suggérer.

C'est le privilège des bonnes causes de grandir et de se faire des disciples quand elles sont opprimées, comme c'est la destinée des causes mauvaises de faiblir et de se ruiner sous les revers. Le glaive s'est quelquefois levé contre l'erreur et ses amis : dans ce cas, le glaive est demeuré victorieux et les sectes qui soutenaient l'erreur ont disparu. Quand le glaive s'est retourné contre l'Evangile, il a été vaincu et l'Eglise s'est plus que jamais développée.

Voici comment Tertullien, l'un des premiers apologistes du christianisme persécuté, appliquait ce mystère aux persécuteurs.

« Si notre sang, disait-il, est une semence de chrétiens, c'est que tout homme qui le voit répandre se sent pressé de rechercher ce qu'il y a dans les motifs pour lesquels on le verse. Quand il a reconnu ces motifs, il vient à nous. Et à peine s'est-il rapproché de nous qu'il brûle du désir de partager nos souffrances [1]. » Pesons, s'il vous plaît, son raisonnement !

D'abord, la persécution porte violemment tout homme de cœur à l'étude du christianisme. Comment pourrait-il assister au déploiement de toutes les forces d'un Etat contre lui sans le connaître ? Quand il entend sans cesse maudire les chrétiens, quand il lit les lois édictées contre eux, quand il voit confisquer leurs biens, fermer leurs églises et leurs écoles, quand il les rencontre devant les tribunaux, sur le chemin des prisons ou des lieux réservés à l'exécution des criminels, comment voulez-vous que sa curiosité ne s'éveille pas? Chaque événement nouveau, chaque récit qu'on en fait, chaque regard attiré par ces scènes tragiques l'aiguillonne et la presse. Cet homme aurait pu passer, sans peut-être détourner la tête, à côté de l'Apôtre ; il s'arrêtera fatalement en face du martyr. Et là, il voudra connaître ; il s'informera ; il étudiera. Grâce à la persécution, il ne s'accordera aucun repos tant qu'il ne saura pas ce qu'il y a au fond de ces procès : « *Concutitur ad requirendum quid intus in re sit,* » dit justement Tertullien.

Quand il connaît l'Evangile, et à mesure qu'il le connaît, il devient son disciple. Car l'Evangile est un livre qu'on ne peut lire sans le goûter et sans l'aimer. Il enseigne des vérités si sublimes, dans un langage si lumineux et si plein de charmes ! Il propose une morale si pure et avec des paroles si pénétrantes ! Il fait des promesses si convaincantes ! Il répond si exactement aux aspirations les plus intimes du cœur humain ! Cet homme, en le lisant, et à mesure que progresse sa lecture, se sent ému, séduit, subjugué. Punir comme des criminels ceux qui croient et pratiquent cette doctrine, les livrer aux bourreaux, épuiser sur eux la violence des tortures les plus cruelles, lui paraît chose souverainement odieuse. Et comme notre nature nous presse toujours de défendre contre la tyrannie l'innocence méconnue, il prend place bien vite sous l'étendard évangélique. « Après s'être informé, dit Tertullien, il se range parmi les nôtres : *Ubi requisivit, accedit.* »

Et dans ce nouveau chrétien, il y aura bientôt, je vous l'assure, de quoi faire un autre martyr. Car, si les enfants que l'Eglise met au monde dans la paix sont parfois faciles à ébranler, ceux que lui donne la guerre se font souvent remarquer par leur bravoure et leur fidélité. Au surplus, la piété filiale, facile à endormir quand l'autorité maternelle commande tranquillement au foyer, se réveille et atteint bientôt son paroxysme sous les offenses de l'injure ou du malheur. En de pareilles heures, le désir de souffrir avec l'Eglise et pour l'Eglise gagnait tous les cœurs généreux. Ceux

[1] *Apologie,* chap. 50 (Migne, *P. L.,* t. I, col. 535-6).

qui assistaient au supplice des martyrs s'offraient à mourir avec eux. On a vu des soldats s'immoler avec leurs chefs, des bourreaux jeter aux pieds des juges leurs instruments de torture et se ranger à côté des victimes. Alors, grâce à la persécution, l'héroïsme devenait vulgaire et prenait les allures d'une épidémie. Tertullien l'avait bien dit: « Quand ils sont venus à nous, ils désirent souffrir avec nous. *Ubi accessit, pati exoptat.* »

2. A cette action propre du martyre, s'ajoutait souvent une action divine.

La plupart des martyrs dont l'histoire raconte l'immolation, passaient par deux scènes différentes : l'acte de foi, puis, son châtiment. L'acte de foi, provoqué par l'interrogatoire des magistrats, consistait dans l'aveu par lequel le chrétien poursuivi se proclamait convaincu des doctrines chrétiennes. Cet aveu donnait, le plus souvent, lieu aux magistrats d'exhorter celui qui le faisait à renoncer au christianisme et à revenir aux croyances de l'Etat. Ils y employaient successivement les promesses et les menaces. Lorsque l'accusé se déclarait inébranlable dans sa foi, les juges le livraient à de cruelles tortures; puis, s'il persévérait dans sa foi, le condamnaient à subir la mort. Cette cruelle sentence s'exécutait presque toujours sans délai. Mais alors, Dieu aimait à intervenir dans l'effroyable drame qui se jouait, et il intervenait par le moyen souverain du miracle.

Le miracle est le langage de Dieu. Il s'en sert pour approuver les doctrines. Personne n'ignore par quels prodiges il a confirmé la prédication de N.-S. Jésus-Christ, puis celle des Apôtres. Ainsi, les premiers chrétiens ont grandi au milieu des miracles. S'ils ont eu la foi, s'ils l'ont eue ferme et inébranlable, s'ils ont supporté tous les supplices plutôt que d'y renoncer, ce n'a pas été sans preuves. Ils ont dû leur foi, non seulement à l'évangélisation des pasteurs, mais encore, et dans une large mesure, aux manifestations de puissance que Dieu a réalisées devant eux. Elles avaient donné à leurs croyances une certitude absolue. Au moment où ils allaient mourir pour leur foi, Dieu se devait de reprendre, pour les approuver et les encourager, le langage du miracle. Il l'a fait et souvent avec une prodigalité qui multipliait les miracles sans compter. En face de nos martyrs, nous pouvons nous demander lequel rendait le mieux témoignage à l'autre : soit Dieu par ses prodiges, soit le martyr par la confession de sa foi. Et alors, quand se produisaient ces merveilles, quand le feu ne brûlait plus les proies qu'on leur donnait, quand les eaux refusaient de les submerger, quand les plaies saignantes se guérissaient comme par enchantement, quand les bêtes fauves venaient se prosterner devant les confesseurs, quand les idoles s'écroulaient sous la malédiction des chrétiens, en ce temps-là, dis je, les peuples se révoltaient. L'indignation des multitudes, portée à son comble par l'iniquité des tyrans, éclatait avec fureur. Et les pouvoirs civils apprenaient que la religion est, par nature, au-dessus de leurs atteintes et qu'ils n'ont, pour en résoudre les problèmes, ni compétence ni autorité. Et ainsi, après les nombreuses persécutions qui ont, successivement, ensanglanté toutes les parties du monde, la liberté de conscience est devenue la première de nos libertés. Et elle ouvre à tous les hommes l'accès du catholicisme...

II

La persécution a toujours servi à Dieu, non seulement pour conquérir la liberté de l'Eglise, mais encore pour l'amener à se réformer quand elle a eu besoin de réformes. Ces réformes se réalisaient au moyen d'une double action. C'est, d'une part, *l'exclusion des faux chrétiens*, — et, d'autre part, *le progrès des bons*.

A ses heures de prospérité, l'Eglise ne manque jamais de partisans hypocrites. Ils se pressent autour d'elle. On y voit l'homme sans foi qui, pour sauver les apparences, affecte de croire, le spéculateur qui aspire à se faire, pour parvenir aux honneurs, un marchepied du suffrage des catholiques, l'homme sans mœurs, mais à qui des dehors religieux semblent nécessaires pour couvrir ses désordres, le riche sans convictions et sans vertus, mais qui sait gré au christianisme de protéger sa fortune, enfin, le pauvre dont le cœur est méchant, mais qui refoule ses haines dans l'espoir de nos aumônes.

Or, ce n'est pas d'un pareil mélange que doit se composer le troupeau du Christ. Si ce mélange durait trop longtemps, la cause chrétienne finirait par en être compromise. Ce levain de pharisaïsme auquel Notre Seigneur témoignait une défiance si profonde (Luc, XII, 1), gagnerait de proche en proche et corromprait la masse des fidèles. Ceux-ci seraient tentés de se faire, comme ceux-là, une piété d'emprunt. Et quand l'opinion publique découvrirait la réalité cachée sous les dehors de la piété apparente, elle ferait porter au christianisme l'odieux des abus commis sous son nom. L'Eglise finirait ainsi, si l'Eglise pouvait finir.

Mais Dieu sait un moyen d'éloigner ce péril.

Le juste Siméon disait un jour à la Sainte Vierge: « Un glaive de douleur transpercera votre âme, afin que se révèlent les pensées intimes de bien des cœurs [1]. » Dieu fera pour l'Eglise comme il a fait pour Marie. Il permettra qu'un glaive de douleurs se tourne contre elle; et chacun, mis par cette épreuve en demeure de prendre parti, montrera ce qu'il a dans le cœur... Oui ! Dès que la force penchera du côté des impies, l'homme sans foi et l'homme sans mœurs passeront à l'ennemi.

Mais, dira quelqu'un, la bonne cause perd ses défenseurs ! — Non ! Ces hommes n'étaient pas, pour elle, des défenseurs. C'étaient des alliés de circonstance, plutôt compromettants, et dont il lui est avantageux de se défaire. S. Jean ne veut même pas qu'on les compte comme étant des

[1] *Tuam ipsius animam pertransibit gladius, ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.* (Luc, II, 35).